



### Mes petites solitudes

**J**e n'aime pas beaucoup me retrouver seul, pour une longue période du moins. Je sais, il n'est pas de bon ton d'affirmer pareille chose. On peut facilement passer pour superficiel. Je ne pense pas l'être. Seulement, je garde un souvenir doux-amer de moments passés en solitaire : longs dimanches après-midi pluvieux, premiers jours de pensionnat, soirées d'hiver dans un nouvel appartement vide, errements dans les rues d'une ville étrangère sans intérêt. Quand je suis seul, plus souvent qu'autrement je me sens en dehors de la vie réelle. « Je marche à côté d'une joie, d'une joie qui n'est pas à moi », disait le poète Saint-Denys Garneau.

Mais je ne dois pas être le seul à craindre la solitude. Quand je côtoie tous ces gens dans la rue accrochés à leur téléphone cellulaire, leur ordinateur portable ou leur *blackberry*, je me dis que nous sommes certainement plusieurs à avoir peur de nous retrouver seuls. C'est peut-être là, au fond, le premier motif qui nous conduit à tisser un réseau de communication autour de nous, ouvert en permanence, une espèce de toile virtuelle qui nous protège du terrible repli sur soi.

Pour dire les choses franchement, la solitude m'effraie un peu. Cela me vient de loin. Enfant, j'ai vite noté que les ogres, les sorcières, les loups et autres terreurs des contes vivent généralement seuls. Par contre, les preux chevaliers, les princesses et les bons magiciens, eux, sont toujours bien entourés. Et surtout, j'ai toujours gardé en mémoire ce voisin de mes parents, un ermite qui faisait peur à tous les enfants du

coin. Ma mère, qui a toujours cultivé l'art d'en remettre – une façon toute maternelle de nous protéger des « grands » dangers –, m'avait bien averti de ne pas lui parler. Je ne l'ai pas fait. Personne ne l'a jamais fait. Un jour, on l'a retrouvé sans vie dans sa petite maison. Il est resté seul jusque dans la mort. Personne n'est même venu à ses funérailles. Toute une vie, incognito. Il y a des gens comme ça, dont l'existence passe comme un effleurement, un battement d'ailes. D'autres, à l'opposé, déplacent de l'air comme un Boeing. Pour ma part, j'essaie seulement de voler. Idéalement, je serais un planeur mais bon, c'est vrai, je n'arrive pas toujours à éteindre les moteurs.

J'ai pourtant essayé d'apprivoiser la solitude, la vraie. Je m'étais même choisi un modèle : Sol, le gentil clochard, qui nous a quittés il y a quelques mois à peine. Je me disais, à tort ou à raison, que le génie de Sol, sa façon de faire exploser les mots dans de joyeux feux d'artifice, ne pouvait prendre sa source que dans la grande solitude. Sol n'avait ni famille, ni amis, ni parenté et pourtant, lui, il était heureux. Avec Sol, la solitude devenait céleste. J'aurais tant aimé être comme lui. Mais j'ai vite compris qu'il était Sol et unique.

« Quand je côtoie tous ces gens dans la rue accrochés à leur téléphone cellulaire, leur ordinateur portable ou leur *blackberry*, je me dis que nous sommes certainement plusieurs à avoir peur de nous retrouver seuls. »

J'ai donc dû avoir recours à d'autres moyens pour surmonter mon appréhension de me retrouver seul. J'ai souvent remarqué, en écoutant mes amis parler, que la solitude béatifique était souvent associée à un lieu précis. Pour Nathalie, par exemple, elle commence par un sentier ombragé. « Je le prends. Au bout, il y a une clairière, toute petite, à peine visible ; au milieu trône une maisonnette entourée d'arbres et de fleurs lumineuses. Je passerai des semaines dans un tel endroit, sans téléphone, sans ordinateur, sans musique. »

Bien, Nathalie, mais, dis-moi, tu ferais quoi après trois jours, une semaine, dix jours ? Te poser des questions légères du genre : Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? « Pourquoi-je » ? Oui, bien sûr, ce sont là des questions essentielles mais, à défaut de trouver des réponses satisfaisantes, je préfère fréquenter seul d'autres lieux que les sentiers ombragés, cela dit en tout respect chère amie. Rien à faire, je dois absolument meubler mon existence : télé, ciné, lecture, marche, exercice. Sinon, je me sens comme un petit roseau non pensant à la dérive sur le courant de l'existence.

En fait, ma solitude est, disons, plus urbaine. Il m'arrive par exemple de traverser la ville à pied sans vraiment la voir, arpentant mes quartiers intérieurs, avec leurs rues encombrées de préoccupations toutes quotidiennes qui viennent se mêler à des questions insolubles.

D'autres fois, ma solitude est plus véloce. Je me retrouve sur l'autoroute à 118 km/h (il faut bien respecter les règles...) entre Montréal et Québec, la tête dans les nuages tout occupé à chercher le sens de la vie mais, le plus souvent, à revisionner en boucle un événement où je n'ai pas très bien paru et que je voudrais absolument corriger. Projet absurde, mais si profondément humain.

En somme, je me contente de mes petites solitudes, à défaut de ne pouvoir apprivoiser la Grande. Cela me convient parfaitement : l'homme n'est pas fait pour vivre seul... très longtemps du moins.

Hervé Anctil



J.-M. VILLENEUVE



L. MÉTHÉ